



1

Tout être humain est capable de tuer, dit-on. De disjoncter et de commettre des actes que l'on ne lit que dans les journaux, en une fraction de seconde. Tout peut basculer très vite. On dit aussi que, bien souvent, la victime et l'auteur du crime se connaissent. Ma foi. Je peux confirmer que tout cela est vrai.

Il aura suffi d'un coup. Le corps est tombé immédiatement à terre. Je n'ai entendu aucun cri, il n'y a eu qu'un bruit sourd, quelque chose a dû se casser, ai-je pensé. Je tiens encore l'objet qui m'a servi d'arme dans ma main, il doit être en métal. Je ne sais pas ce que c'est. Il était tout simplement posé là, sur un établi.

Les sons de l'activité fébrile qui règne dans l'auberge s'infiltrèrent dans la cour. Je regarde le corps. Presque pas de sang. J'étais persuadé qu'un être humain saignait davantage. J'attrape le tuyau qui ondule tel un serpent et j'arrose le sol en béton. La petite tache

de sang s'évanouit rapidement dans la bouche d'égout, comme si elle voulait mettre les bouts.

Presque aussitôt, je songe à entrer pour tout raconter. Leur cracher la vérité au visage, comme si je leur annonçais le diagnostic d'un cancer. Mais non, il n'y a pas de rémission possible. Je veux que vous ressentiez pleinement la même douleur que moi. Chacun de vous est coupable, personne n'a le droit de me jeter la première pierre.

Et si vous vous apitoyez sur votre sort, si vous vous enfoncez vos propres conseils bien intentionnés dans le crâne, alors j'irai danser sur les tombes aux sons excentriques de la fanfare. Et vous ne pourrez m'en empêcher. Pour tout vous dire, cette pensée me séduit, mais j'ai d'autres plans en tête.

Je prends le cadavre par les bras et je le traîne vers l'arrière, à l'endroit où le propriétaire stocke son bois. Là, aucun client ne pourra me voir, même en pénétrant dans la cour. Je m'empare rapidement du portable de la victime, et je l'éteins. J'enlèverai la carte SIM lorsque je serai dans la voiture. J'essuie le tuyau à l'aide d'un chiffon à lunettes.

Au moment où je m'apprête à tirer le corps à l'extérieur, par la vieille porte en bois, un client entre dans la cour. Je me cache derrière une pile de bois et l'observe.

Il jette un regard rapide autour de lui et appelle la victime. Naturellement, il attend vainement une

La mariée était en rouge

réponse. Il coince une cigarette dans sa bouche, et prononce de nouveau le prénom qui me causera de longues nuits sans sommeil. Mais ce que j'ai appris aujourd'hui a été trop lourd à porter. J'ai purement et simplement disjoncté.

Et si la vérité avait été révélée, ma réputation aurait été entachée, il y aurait eu des rumeurs et ils m'auraient montré du doigt.

Le client a déjà ouvert le bouton supérieur de sa chemise et desserré le nœud de sa cravate. Le costume qu'il porte est démodé depuis la nuit des temps, avec son pantalon à pinces. L'homme se tient maintenant juste à l'endroit où se trouvait la victime. Le sol est encore mouillé, mais en raison du faible éclairage, il ne le remarque pas. Sa cigarette échoue par terre et se noie dans l'eau funeste.

Il avance maintenant dans ma direction, bifurque juste avant le tas de bois et entre dans les toilettes des hommes. Lorsqu'il actionnera la chasse d'eau, je serai déjà loin.

Je dépose avec précaution le corps dans le coffre. Par chance, j'ai suffisamment de place, il y en aurait même largement assez pour un autre corps. Je veille à ne pas souiller la voiture avec des cheveux ou du sang. Mon véhicule mortuaire s'éloigne lentement, je quitte le lieu du crime les phares encore éteints. Les lumières de l'auberge se réduisent à de petits points, avant d'être finalement englouties par l'obscurité.

Le village d'Unterlimbach, en Styrie, tout près de la frontière du Burgenland, est totalement silencieux à cette heure. Je ne croise aucune voiture. La pensée que je viens d'ôter la vie me traverse subitement l'esprit. Si cette pensée avait une couleur, je dirais qu'elle est rouge. Et même lorsque je cligne des yeux, des taches rouges dansent devant moi. L'arme du crime est posée sur le sol devant le siège passager. Je la ferai disparaître à l'endroit prévu. Il s'agit d'un lieu situé derrière la frontière, au-delà de la rivière Lafnitz, dans le Burgenland, le Land d'Autriche le plus oriental.

Je suis certain que les gens, sur place, vont commencer à s'agiter. Le type au costume démodé leur a sûrement déjà dit qu'il a appelé et n'a pas obtenu de réponse.

Ils vont s'inquiéter parce que la personne qui se trouve dans le coffre de ma voiture va leur manquer. Je dois revenir rapidement sur place, pour éviter qu'ils ne remarquent mon absence.

L'avantage, avec les mariages croates, c'est que tout le village est présent, et que l'on peut facilement se fondre dans la foule et passer inaperçu. Je me demande si j'avais réellement l'intention de commettre un meurtre. Officiellement, je dirais que non, mais au fond de mon cœur, je savais que ces mains reposeraient à jamais dans le coffre de ma voiture.

Je tourne sur une route secondaire et éteins de nouveau mes phares. Puis je coupe le moteur et laisse ma voiture avancer en roue libre.

La mariée était en rouge

Brusquement, je perçois des lumières qui ne devraient pas être là. Mon pouls s'accélère et mes mains deviennent moites. Je me mets à transpirer si fort que la sueur me coule dans les yeux. Combien de fois ai-je entendu l'expression « avoir les jetons ». Désormais, je comprends ce que l'on ressent. En commettant le meurtre, j'ai moins tremblé.

Je reste un certain temps immobile et tente de mettre de l'ordre dans mes pensées. Je serais presque tenté de commettre deux autres meurtres, mais je renonce à cette idée, parce qu'il semble que ma présence n'a toujours pas été remarquée. Les hommes que j'observe ont l'air d'être soûls. Je les regarde se soulager tous les deux, entrecroiser leurs jets d'urine et éclater bruyamment de rire. Ils ont presque l'air de deux garçons de 5 ans qui s'amuse à se montrer mutuellement leurs zizis.

Lorsqu'ils ont terminé, ils se prennent par l'épaule et sortent de mon champ de vision. Peu de temps après, la lumière disparaît. Je remarque que mon pouls ralentit.

Je n'avais pas prévu cela. L'endroit auquel j'avais pensé pour me débarrasser du corps et le faire disparaître ne convient plus à mes yeux. Même si les hommes sont soûls, ils me remarqueront. Qui sait s'ils vont aller se coucher ? Il est bien possible qu'ils retournent boire, et je n'ai pas le temps d'attendre qu'ils sombrent de nouveau dans un sommeil alcoolisé.

Je desserre le frein à main et ma voiture recommence à avancer. J'avais tout prévu, sauf cela. Je dois retourner au mariage. Ma voiture progresse dans l'obscurité, isolée et silencieuse. Seul le chant des grillons pénètre dans l'habitacle. Nous, musiciens sauvages, jouons notre concert des nuits estivales à l'intention de votre affreuse cargaison.

Brusquement, une idée me vient à l'esprit. Cette option a beau comporter un grand risque, elle reste mon unique chance. Je prends donc une décision.

On dit qu'il existe quatre types de meurtres : le meurtre déloyal, le crime passionnel, le meurtre légitime et l'acte de gloire. Mais la jeune femme qui se trouve dans mon coffre se moque bien du genre de meurtre dont elle a été victime.

J'ai trouvé l'endroit où je vais la laisser. Bien sûr, elle sera rapidement découverte, du moins, ce qu'il reste d'elle. Je la regarde une dernière fois dans les yeux, je l'embrasse sur le front, puis je m'éloigne d'elle.

On dit également que le meurtre parfait est celui qui n'est jamais élucidé. Dans mon cas, je ne suis plus si sûr que ce sera le cas.



2

— Où est-il ? Où est ce salopard ?
C'est en hurlant ces mots que Charly Pyeber, une petite cinquantaine, cultivateur de son état, et hors de lui, fit bruyamment irruption dans l'auberge Zum Goldenen Hirsch¹, à Unterlimbach, en Styrie.

— Qui ça ? demanda Mikowits, l'aubergiste bien en chair, sans lever le regard.

Il était occupé à nettoyer ses verres sur lesquels figurait la mention « Buvez les vins de Mikowits », une activité à laquelle il s'adonnait volontiers.

— Arrête de poser des questions stupides !

— Ah, bon, tu veux parler du maire d'Unterlimbach ? Du président du club de musique, ou bien...

Charly l'interrompt.

— Je parle de mon frère ! Si je le trouve, je le tue !

Mikowits leva lentement le regard. Il posa son verre et jeta son éponge grasse sur le comptoir.

1. Au Cerf doré.

— Désolé, Charly. Cette histoire existe déjà et elle est très ancienne. On dirait que tu la répètes.

— Hein ? questionna Charly en haussant les sourcils.

— Chaque Caïn a son Abel, mais ton frère n'est pas un gibier, répondit Mikowits en esquissant un léger sourire. Allez, viens prendre une bière, ne te mets pas en colère !

— Je veux me mettre en colère, cela fait la deuxième fois en l'espace de trois semaines que cet imbécile balance une pièce métallique dans mon champ. Quand je passe dessus avec la moissonneuse-batteuse, la lame est complètement bousillée. Est-ce que tu as seulement une idée de ce que coûte une lame de moissonneuse-batteuse ?

Charly agita l'objet en métal devant le nez de Mikowits. Le patron s'empara d'un verre d'eau-de-vie sur l'étagère et se servit un Fernet-Branca. Il remplit le verre à ras bord et le vida d'un trait.

— Non, je n'en ai aucune idée, mais je n'en ai rien à cirer !

Il remplit et vida de nouveau son verre. Puis il prit l'objet en métal et l'examina longuement.

— Comment peux-tu être sûr que c'est ton frère qui a fait ça ? demanda l'aubergiste tout en vidant un troisième verre.

— Il veut se venger, parce que c'est moi qui gère son argent et qui tiens les cordons de la bourse. Pour son bien...

La mariée était en rouge

À Stegersbach, Peter, le frère de Charly, était volontiers comparé au personnage de la chanson « Peterle » de Ludwig Hirsch. En voici les paroles : « Quand le petit Peter était encore au ciel, il y a bien des années, un petit ange impertinent, pour s'amuser, a soufflé simplement comme ça une bougie dans sa tête ». Le cadet de Charly, Peter, avait le niveau intellectuel d'un enfant et, lorsque leur père décéda trois ans plus tôt d'un infarctus sur son tracteur, Charly hérita de la totalité de la propriété agricole, composée d'une parcelle située en Styrie et d'une autre dans le Burgenland. Peter, lui, n'hérita que d'un nouveau tuteur. Depuis, il était commis de cuisine à l'auberge. Souvent, il regardait les gens en souriant, et ceux-ci en faisaient autant ; même si c'était plutôt pour se moquer de lui que pour lui rendre son sourire, il était heureux. Souvent, de la salive lui coulait de la bouche, et il mouillait son pantalon. Oui, Peter était une charge, comme on disait ici.

À l'époque, Mikowits lui avait proposé de l'employer en cuisine par compassion. Bien sûr, cela n'était pas officiel, mais aucun des clients ne s'en était plaint. Peter adorait son travail, parce qu'il pouvait prendre autant d'Eskimau qu'il voulait dans la glacière, entreposée à l'arrière, près du jeu de fléchettes électronique.

Lorsque la journée était bonne, Mikowits offrait aussi à Peter un verre d'eau-de-vie. Peter était tout

de suite soûl, il mouillait son pantalon, mais il était heureux.

— Ça vient sûrement du chantier, commenta l'aubergiste en rendant le morceau de métal à Charly.

— Je sais. Je suis déjà passé voir le chef de chantier, mais personne ne sait ce que c'est.

— Je suis désolé, Charly, mais je ne peux rien faire, répondit sèchement le patron, avant de s'intéresser de nouveau à son verre.

Charly jeta un regard mauvais à Mikowits. Ce dernier demeura imperturbable.

— Il y a autre chose ?

— Il est là, oui ou non ?

Charly était en train de redevenir agressif. Mikowits secoua la tête. Charly s'impatienta et passa rapidement derrière le comptoir par la gauche, à l'endroit où se trouvait un hublot donnant sur la cuisine. Mikowits lui barra le passage.

— Laisse-moi ! Je veux juste lui parler !

Mikowits n'en crut pas un mot.

— Non. Laisse ce pauvre garçon tranquille... Tu ne penses pas que c'est déjà assez dur pour lui ?

— Tu plaisantes ? À tes yeux, il agit normalement et nous passons pour des cons !

— Je crois qu'il vaut mieux que tu décampes ! affirma Mikowits avec détermination.

Il s'avança d'un pas vers Charly.

La mariée était en rouge

— Pardon ? Je crois que je n'ai pas bien compris...
vociféra Charly.

— Au contraire, je pense que si !

Charly sortit un paquet de Hobby de la poche de son bleu de travail. Après avoir allumé sa cigarette, il envoya une bouffée au visage de Mikowits. Les deux hommes se postèrent face à face, comme dans un duel d'un western de Sergio Leone. L'air parut se raréfier, et un silence pesant s'abattit sur les lieux, seul le tic-tac d'une horloge couverte de projections de graisse se faisant entendre.

Mikowits se rapprocha de Charly. Il réprima une quinte de toux, pour ne pas montrer de faiblesse face à son adversaire. Lorsqu'ils furent presque nez à nez, il tendit la main vers un tiroir, en sortit un objet, une affiche enveloppée de film transparent, et la brandit devant le visage de Charly.

— Défense de fumer ! Nouveau règlement. Dégage !

Charly jeta un coup d'œil sur l'affiche, puis esquissa un petit sourire. Il s'éloigna du comptoir et se dirigea vers la cour, où se trouvaient également les toilettes.

— Prépare-moi une bière, pendant ce temps, dit-il tout en s'éloignant.

Le patron se servit un autre Fernet et attrapa un verre à bière sur l'étagère.

La cour était vaste et en désordre. Depuis la nouvelle loi contre le tabagisme, elle ne servait plus unique-

ment de lieu de passage vers les toilettes, mais également d'espace fumeurs. À son extrémité se dressait un abri à bois qu'il suffisait de traverser pour accéder à l'extérieur.

D'innombrables vieilleries, outils, morceaux de métal et bouteilles de bière vides étaient entreposés sur un établi également abrité. Charly posa dessus l'objet métallique. Il inhala les dernières bouffées de sa cigarette puis laissa tomber celle-ci dans la bouche d'égoût au-dessus de laquelle il se tenait. Le sol de la cour légèrement incliné permettait aux eaux de pluie ou tout autre liquide de s'y déverser.

Il entendit le bruit de la chasse d'eau, et un instant plus tard, un homme qu'il connaissait très bien surgit dans la cour.

— Salut. Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai fait un très mauvais rêve, hier. Un homme me volait ma glace, alors qu'elle était délicieuse...

Le t-shirt de la « Pat'Patrouille » que portait Peter était beaucoup trop petit. Il avait voulu l'avoir à tout prix, alors qu'il n'existait pas de taille adulte.

— Est-ce que tu as planqué un bout de métal dans mon champ ? lui demanda Charly avant d'allumer une autre cigarette.

— L'homme avait un pied fourchu !

— Ne change pas de sujet, Peter ! Je t'ai posé une question ! aboya Charly.

La mariée était en rouge

Peter baissa la tête et commença à marmonner dans sa barbe.

— Celui qui a le bonnet de curé peut m'aider...

— HEIN ? hurla Charly.

— Celui qui a le bonnet de curé peut m'aider...

Brusquement, une tache circulaire s'élargit aux pieds de Peter. De la salive lui coula de la bouche et ses yeux s'emplirent de larmes. Charly saisit fermement sa tête à deux mains et la releva. Il le regarda dans les yeux.

— Est-ce que c'est toi qui as mis le morceau de métal dans mon champ ?

Il se mit à le secouer brutalement, ce qui déclencha une crise de larmes chez Peter, qui ne put répondre parce qu'il se mit à hyperventiler. Charly cessa de le secouer et le prit doucement dans ses bras. Mais il bascula les hanches vers l'arrière, pour ne pas être en contact avec la tache d'urine.

— Calme-toi, Peter. Tout va bien. Je veux simplement savoir si c'est toi. Je ne te ferai pas de mal.

— Promis ?

Les yeux de Peter étaient gonflés et d'abondantes sécrétions nasales coulaient de son nez.

— Promis ! le rassura son frère.

Peter leva lentement la tête et le regarda dans les yeux.

— Allez, dis-le-moi ! le pressa Charly en caressant doucement le front de Peter, dont les lèvres se mirent à trembler.

— Je veux devenir cultivateur, comme toi ! s'exclama Peter, dont la morve lui coula sur le menton. L'homme qui avait un pied fourchu m'a dit que je devais le faire. Il a dit qu'ensuite, je serai cultivateur, et que tu ne le seras plus.

— C'est pour cela que tu as mis un morceau de métal dans mon champ ? demanda Charly d'une voix calme.

— Oui. Parce que comme ça tu vas arrêter de cultiver la terre et je pourrai conduire la moissonneuse-batteuse, déclara Peter, dont le visage s'illumina d'un sourire.

Sur son menton, ses sécrétions nasales se mêlaient désormais à un peu de salive. Le mélange s'écoula presque au ralenti dans la bouche d'égout.

— Je comprends !

Charly desserra son étreinte et tourna le dos à Peter.

— Tu es fâché contre moi ?

— Non, répondit Charly en se penchant et en ramassant le tuyau qui se trouvait sur le sol.

— Dieu merci. Je dirai à l'homme au pied fourchu qu'il n'a plus le droit de venir. Merci, Charly, tu es le meilleur des frères...

Peter aurait voulu ajouter quelque chose, mais il ne put le faire, parce que Charly le frappa à la poitrine à l'aide du tuyau. Il tomba aussitôt à terre, et Charly en profita pour lui abattre de nouveau le tuyau sur le dos. En l'espace de quelques secondes, un gros bour-

La mariée était en rouge

relet rouge apparut. Son propriétaire cria comme un cochon qu'on égorge.

— Écoute-moi bien, imbécile, si tu recommences, là je te ferai réellement mal, bien plus qu'avant. Est-ce que tu as compris ?

Peter ne réagit pas, mais se mit à crier : « Arrête ! Arrête ! » sans interruption.

Lorsque Mikowits surgit dans la cour, pour voir qui criait ainsi, Charly s'était éclipsé depuis longtemps par la porte arrière de l'abri à bois. Son commis de cuisine gisait sur le sol dans un mélange de salive, d'urine et de larmes. Le dos de son t-shirt « Pat'Patrouille » était taché de rouge au dos.

Même si Mikowits savait qu'il s'agissait de Charly, Peter ne dénonça pas son frère. Lorsque l'aubergiste lui demanda qui l'avait battu, Peter répondit : « L'homme au pied fourchu ».

Quelques jours plus tard, la lame de la moissonneuse-batteuse de Charly Pieber se bloqua de nouveau, parce que quelque chose était coincé dans la plateforme de coupe. Mais cette fois, il ne s'agissait pas d'une pièce métallique.